

Louise Dupré, Mélanie Landreville, Nicolas Lauzon

Rachel Leclerc

Numéro 165, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84807ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2017). Compte rendu de [Louise Dupré, Mélanie Landreville, Nicolas Lauzon]. *Lettres québécoises*, (165), 46–47.

☆☆☆ ½

LOUISE DUPRÉ

La main hantée

Montréal, Le Noroît, 2016, 125 p., 19 \$ (papier), 14,99 \$ (numérique).

Le sentiment de Louise Dupré

En refermant *La main hantée*, on se dit que Louise Dupré vient de dévoiler sa face la plus sombre, la plus impressionnable, de montrer tout le noir qu'on devinait peut-être sous le vernis d'une calme bienséance. Elle a sûrement balayé les arguments qui auraient pu la convaincre d'éviter le puits de désespoir dans lequel elle a choisi de descendre. On pense aux intellectuels qui ne sont pas revenus d'une telle épreuve et on s'interroge.

Ce livre au beau titre évocateur pourrait s'inscrire dans une trilogie dont le troisième volet reste à faire, car il est le semblable, ou la suite, ou la précieuse explication du précédent titre de Louise Dupré, *Plus haut que les flammes*, un ensemble poétique consacré à l'horreur des camps nazis. Ici, c'est l'euthanasie d'un chat qui déclenche à nouveau le sentiment de culpabilité et de compassion face à la misère et aux catastrophes de ce monde.

Plusieurs autres écrivains ont capturé, de la même manière, une scène pénible de la vie quotidienne (ici un chat mourant) pour l'élever au rang des crimes contre l'humanité, tout en se flagellant sans pudeur. L'esprit doit être solide pour se prêter à une autocritique d'une telle virulence. Louise Dupré refuse de se consoler, de se dire que nous sommes tous des animaux en proie à une voracité malade et que notre espèce disparaîtra quand sera achevé le cycle dans lequel nous sommes engagés.

Rien ne va lui redonner la joie. « Et tu te demandes / comment tu arriveras à tenir / une journée encore » (p. 49). Seule la rencontre avec le poème, seul le travail de création apporte un peu de répit à sa douleur. Le lecteur se dira qu'il faut avoir bien de l'audace ou être totalement inconscient pour mettre dans le même bain la mort d'un chat et les tortures orchestrées par un dictateur. C'est qu'il n'aura pas compris que l'empathie est un peu comme l'amour : il faut de la pratique, il faut frimer un peu, jouer le sentiment pour qu'il devienne réel. C'est à cet exercice que se plie la poète sur plus de cent pages, même qu'elle se dit : « Tu n'es pas dupe / de ton manège » (p. 65). Mais que répondre à une douleur psychologique qui n'est pas sans rappeler un certain Primo Levi ?

LA MATURITÉ POÉTIQUE

Il faut souligner la limpidité de la langue et la fluidité du vers. Tout l'art de la poète consiste à prendre notre main dans sa main douce et à nous emmener dans ces pages pour nous montrer ce qu'on ne veut plus voir — les femmes victimes de tout, les guerres, les génocides, les animaux torturés et, surtout, l'éternel questionnement sur soi-même. Le livre se divise en plusieurs sections, certaines en prose et d'autres en vers courts. Les parties en prose offrent les pages les mieux travaillées, les plus profondes. Elles rappellent la réflexion que Dupré avait consacrée, avec finesse, à la disparition de sa mère il y a trois ans.



LOUISE DUPRÉ

« Il suffirait de peu / pour que la détresse t'emporte » (p. 49), nous dit l'auteure. Si le deuil, fût-il celui d'un chat, n'est pas une dépression, cela y ressemble beaucoup. Et le désespoir, le sentiment d'une « interminable traversée du désert » (p. 60) est une chose très privée qui n'a rien à voir

avec les souffrances du monde. Se considérer comme l'égal des pires tyrans pour avoir fait euthanasier son animal de compagnie est à mon avis une forme d'aveuglement masochiste, mais Louise Dupré s'y est prêtée en toute connaissance de cause pour les besoins du livre et de sa réflexion sur le sort du monde.

☆☆☆

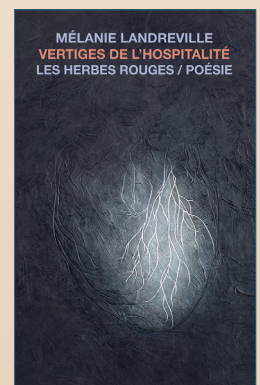
MÉLANIE LANDREVILLE

Vertiges de l'hospitalité

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2016, 78 p., 14,95 \$.

L'âme sœur de Josée Yvon

La révolte n'est pas qu'une affaire d'adolescence. Il y a des gens qui clament leur colère toute leur vie. Le premier livre que Mélanie Landreville publie à l'aube de la quarantaine s'ouvre sur une affirmation qui ressemblerait à une transgression s'il restait quelque chose à transgresser dans une société que plus rien n'étonne. « Que ce soit dit : je fais partie des gisantes, des météores. J'ai toutes les chances d'être pervertie, ravagée, lavée de honte, de colère. » (p. 11) Mais un peu plus loin, l'écriture sensible et déliée de Landreville devient émouvante : « Là, ma terreur brûle. Là, l'enfer est ma connaissance. » (p. 14)



Si l'on en croit la deuxième partie de ce livre construit par petits fragments de prose, Landreville a pris Josée Yvon pour âme sœur. Dans ce chapitre simplement intitulé « Josée », elle marche aux côtés de l'auteure des *Danseuses-Mamelouk* comme

si c'était sa compagne de voyage et visite avec elle différents lieux. Par-delà l'amitié et l'admiration, les poèmes de Landreville sont un appel à la liberté mais aussi à la destruction de soi-même. « Mes doigts s'agitent à chasser quelque chose sur mon visage comme pour déloger une peine. Je ne veux plus être une fille. Je veux devenir une ruine, appartenir aux vents. » (p. 37) Le lecteur se trouve devant une sorte de *personnage* de fille dont les mains sont « tachées de rage » (p. 51) et pour qui la poésie doit représenter l'ultime recours.

La poésie pour faire du bien

Quelques images familiales nous emmènent ensuite du côté de la relation mère-fille. Quant à la figure paternelle, elle n'est plus qu'un visage derrière une vitre. « C'est mon père maintenant qui frappe à la fenêtre. Je lui tourne le dos. » (p. 56)

**Quant à la figure paternelle,
elle n'est plus qu'un visage
derrière une vitre.**

**« C'est mon père maintenant
qui frappe à la fenêtre.
Je lui tourne le dos. »**

À la fin de ce livre à l'écriture intelligente et soignée malgré les sombres thèmes qu'elle charrie, on trouve de nombreux moments de tendresse et de lucidité.

Ici change tout le temps. Ici la blessure en même temps que la joie. Ici simplement la blessure. Ici simplement la joie. Ici ta présence et ma voix. Ici une table, une étoile, la galaxie. [...] Ici la désolation, le lacs des écueils. Ici presque étrangère. (p. 63)

En finale de cette suite dans laquelle chaque page est consacrée à un « ici » très prégnant, on se dit que la poète a peut-être eu raison des pensées néfastes : « Ici ce qui est moi dans sa splendeur. Ici le grotesque de se mériter. [...] Ici la permission de s'ouvrir en faisant du vent et de la laine. Ici la traduction du rire. » Finalement, c'est donc le rire qui gagne — de justesse — sur toutes les catastrophes passées ou attendues.

☆☆☆

NICOLAS LAUZON

Pro pelle cutem (Peau pour peau)

Montréal, du Passage, coll. « Poésie », 2016, 60 p., 19,95 \$.

L'amour humain des poètes

Ce troisième titre de Nicolas Lauzon constitue le dernier volet d'une trilogie dont les deux premiers livres, *Géographie de l'ordinaire* et *L'héritage du mouvement*, ont été publiés en 2011 et 2014. Fidèle à une recherche poétique ayant pour thème le territoire et les grands espaces, l'auteur nous parle ici de la trappe et de la chasse, du Nord, et surtout de l'animal qui sommeille en chacun de nous.

Le titre choisi par cet auteur abitibien d'adoption et enseignant à Rouyn-Noranda, *Pro pelle cutem*, était l'ancienne devise de la Compagnie de la Baie d'Hudson. À la fin du livre, on apprend que ladite devise « ferait allusion aux grands risques courus par les trappeurs et serait une adaptation d'un passage de la Bible : *Peau pour peau ; tout ce que l'homme possède, il le donne pour sa vie* (Livre de Job) » (p. 57). On se rappellera que la célèbre compagnie a vu le jour au XVII^e siècle et que la traite des fourrures constituait, avec la colonisation, sa principale activité. Le livre de Lauzon est donc une sorte d'hommage à ces hommes, chasseurs, trappeurs et coureurs des bois, qui ont habité les grands espaces, affronté tous les dangers dans l'espoir de s'enrichir ou simplement d'assurer leur subsistance.

Pourtant, c'est de lui-même que nous parle le poète, et aussi de ses randonnées qui le mèneront à la capture d'une perdrix, d'un renard, d'un lièvre. « Ma main sur son ventre / encore gonflé / de vents insoumis / sa dépouille me nourrira / au-delà de la tristesse humaine » (p. 11).



NICOLAS LAUZON

Ici, les deux derniers vers tiennent lieu d'excuses envers l'animal, ce à quoi tout chasseur doit se plier quand il tue.

L'AMOUR ANIMAL

L'auteur semble avoir réussi à marier en lui la nature et la culture. On l'imagine aisément sortir d'un après-midi d'enseignement pour s'en aller lever ses collets avant de rentrer à la maison. À cet égard, si l'on ne tient pas compte des copains de la grande ville qui doivent le traiter d'hurluberlu tout en l'enviant secrètement, la vie du poète ressemble à ce qu'on pourrait appeler une vie réussie.

Les poèmes de Nicolas Lauzon ne se limitent pas à la description d'une peau de bête, ils sont surtout un prétexte à réfléchir sur la condition humaine et la condition animale. Par extension, il est aussi question du lien confus que nous entretenons avec les animaux que nous mangeons. Nous nous nourrissons de blocs de viande dépouillés de leur animalité que nous achetons à d'autres humains qui ont saigné ces animaux et les ont découpés, banalisés, *chosifiés* pour nous. Restent les chiens, les chats, les hamsters, les boas, les enfants ; reste une affection tordue que l'on prodigue également à tous les occupants de la maison.

animalité que nous achetons à d'autres humains qui ont saigné ces animaux et les ont découpés, banalisés, *chosifiés* pour nous. Restent les chiens, les chats, les hamsters, les boas, les enfants ; reste une affection tordue que l'on prodigue également à tous les occupants de la maison.



Nicolas Lauzon connaît sa place et son ascendance, il reconnaît ses limites et sa part d'ombre : « J'étais Radisson / courageux et immoral » (p. 45). Pour lui, un groupe de castors au travail n'est pas qu'une simple famille digne de son admiration. C'est tout ce qu'il n'est pas, lui, homme de culture attaché aux habitants de la forêt qui l'accompagnent et qui le nourrissent ; mais c'est surtout le symbole de son intégration et le signe d'une préoccupation pour l'avenir. « Retenir un monde / où d'autres ne mettront jamais pied / je clame la présence humaine / auprès des êtres indociles » (p. 51).